

A propos du travail de Marie Henrich, texte pour une exposition à la Théorie des Espaces Courbes.

Qu'une quelconque lecture de la Beat Generation puisse avoir lieu, on pourrait y lire une pensée du voyage comme acte de clairvoyance.

Voyager, au temps de la Beat Generation, ce serait aller par-delà les rencontres, au contact de notre *vrai* nous-même, un apprentissage qui nous pousserait sans cesse au-delà de nos limites. Stimuler le corps, stimuler l'imaginaire, prendre de la vitesse, atteindre un état de conscience qui pourrait peut-être s'approcher du Nirvana, un état d'indifférenciation entre le corps et le monde.

Je faisais chaque jour vingt kilomètres à pied autour de la ville... puis je suis allé dans la vieille église où je fus confirmé, et je me suis agenouillé - tout seul, TOUT SEUL... oui, dans l'église, dans le grand silence de l'église... et brusquement j'ai réalisé : BEAT !... Beat veut dire béatitude, BÉATITUDE !¹

Retour à une enfance d'avant le miroir, d'avant la division, où l'intérieur ne fait qu'un avec l'extérieur sans aucune distinction et avec le sentiment d'une communion universelle.

La peinture se trame, mille lignes qui s'entrelacent, présentant le fond d'une étendue indistinguable. Nous flottons ainsi dans les vagues, emportés par les vents perdus et le fond des mères. Le rivage n'est plus qu'un pont entre le réel et notre imaginaire.

Les vues d'autoroutes nous emmènent à la rencontre de cette génération à un détail près qui n'est pas des moindres. Nous ne sommes plus dans l'après-guerre des années 50. Le monde a changé, il a été cultivé, organisé, planifié, informatisé.

On ne voyagera plus, ça ne sera plus la peine de voyager : quand on peut faire le tour du monde en huit jours ou quinze jours, pourquoi le faire ? Dans le voyage, il y a le temps du voyage : ce n'est pas voir vite, c'est voir et vivre en même temps. Vivre du voyage, ça ne sera plus possible.²

1) Jack Kerouac, entretien avec Alfred G. Aranowitz extrait de la revue *U.S.* (traduit par Mary Beach in *Jack Kerouac, Carnets*, L'Herne, 2009.

Nous sommes passé·es à la vitesse de la lumière. Une vitesse qui a infusé toute notre temporalité. Le temps du voyage, le temps du travail, le temps de nos escapades.

Dans la cité-monde, l'humanité se croit partager le destin des étoiles. D'un clic, le voyageur contemple le *cloud* et se trouve faire le grand écart d'un bout à l'autre du globe. Présent et absent, à l'état de fantôme, les contemporains sont assis derrière l'écran lumineux de l'ordinateur.

Étrange communion planétaire. Pixels, bits-données couleurs, marmite de 0 et de 1 stockés à flux tendu dans les *data-centers*. En quelques décennies, nous sommes donc passés de la *Beat Generation* à la *Bit Generation*.

Malgré tout, les mots ne doivent pas nous faire oublier que ce à quoi nous faisons face, ce sont bien des peintures qui, dans l'effacement du paysage, déploient par la matière et le geste, la lumière et la couleur.

Paradoxalement, ce temps long du voyage et de l'observation du paysage se retrouve au niveau du portrait. Pendant que le paysage disparaît, c'est la figure qui revient, l'être humain en tant qu'objet à scruter – avant que lui aussi ne disparaisse. Nature façonnée qui se ferait miroir, nous rendant observateurs de nous-même ? Le paysage raisonné d'après le temps des Lumières.

Les pays sages sont-ils toujours composés de vies sages ?

Lumière encore, lumière toujours – que ce soit par la peinture ou ce à quoi elle renvoie. De ce tautologique 4x4 de 4x4 mètres simulant un éclairage flamboyant de l'atmosphère et qui, de sa violence, fait éclater le paysage et éblouit les yeux du *pleureur*. Surtout, ne peut-on pas, ici encore, y voir une terrible allusion à *L'Arrivée d'un train à La Ciotat* réalisé par les frères Lumière ?

Cette proposition de Marie Henrich, tant par le médium que par ce qu'on peut y lire ou y voir, se trouve définitivement sous le signe de cette matière fantomatique, tant aimée que crainte, qu'est la lumière.

Julien Prost